Guillaume COURTY, Julie GERVAIS, dirs, *Le Lobbying électoral. Groupes en campagne présidentielle (2012)*

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. Espaces politiques, 2016, 268 pages

Olivier Arifon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11646>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11646

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 403-405

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Olivier Arifon, « Guillaume COURTY, Julie GERVAIS, dirs, *Le Lobbying électoral. Groupes en campagne présidentielle (2012)* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11646> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11646>

charge » (p. 92). Le travail médical collectif en dehors des prés carrés spécialisés n'est pas si courant. Il n'est pas dans les textes, ni dans les formations médicales, comment le serait-il dans les pratiques soignantes par la suite ? Sociologiquement, les patients-soignants du corpus (n=50) ne revendiquent jamais la position de patient-expert. Le poids de la structure hospitalière se retrouve dans les soins de jour et/ou ambulatoires : « On attend toujours du patient qu'il se comporte comme lors d'une hospitalisation classique, i.e. qu'il soit disponible et se plie à l'organisation » (p. 95). Les patients demeurent des acteurs secondaires, des « intermittents du système de soin » pour reprendre l'heureuse expression d'Isabelle Baszanger.

Pour sa part, Guillaume Brie (pp. 101-116) précise comment le capital culturel des pédophiles intervient dans leurs expériences de prise en charge médicale. Écouter des émissions sur des chaînes de radio comme France Culture – *La tête au carré*, *Des papous dans la tête* (sic) – devient l'indicateur ciblé des vies pédophiles conduisant à un schéma distinguant quatre types de coopération ou non au traitement. Les rapports au soin sont, là aussi, socialement différenciés. L'adoption du rôle du malade, premier type, incarne la condamnation : la piqure d'anti-androgène le confirme chaque mois. Le second rassemble les pédophiles qui adhèrent au travail introspectif du suivi psychiatrique ou psychologique où il s'agit de « dire et se dire "qui" on est » (p. 108). La résignation apprise de la responsabilité individuelle est le type le plus délicat à interpréter – selon nous – dans la mesure où l'auteur y adjoint aussi la notion de fatalité. Difficile de se sentir responsable si les actes relèvent d'un *fatum*... Enfin, les pédophiles les plus « armés » culturellement ou bien en termes de diplômes adoptent un discours (si ce n'est des actes) de résistance à la condamnation, et pour tout dire à l'ordre moral contemporain. L'éloquence et ces compétences rédactionnelles sont perçues largement comme dangereuses et mobilisent le spectre du condamné manipulateur.

Le poids sur la balance est scruté comme élément significatif de la réclusion pénitentiaire par Lara Mahi (pp. 117-130). Ce micro-comportement convoque une nouvelle version de *Surveiller et punir*, rien de moins. Cette mesure du poids par le détenu devient une activité symbolique forte. Elle permet au détenu de mesurer l'impact en quelque sorte de sa peine carcérale sur lui-même. Prendre du poids ou en perdre scande le séjour. Les recettes pour limiter la prise de poids ou au contraire l'augmenter circulent à coup de « vitamines », de « Yop » (p. 128)... pour en rester aux produits licites seulement évoqués dans ce chapitre.

Les discours santéistes traversent les murs des prisons et y sont mobilisés d'une manière spécifique tout en révélant le temps carcéral vécu, plus ou moins bien, à même la masse du corps des détenus.

Le dernier chapitre ethnographie les stratégies étudiantes pour gérer le risque de dépersonnalisation lors des travaux pratiques d'anatomie. Julien Bernard (pp. 131-146) mobilise Norbert Elias et sa grille de l'engagement et de la distanciation pour mieux comprendre ce qui se joue face aux cadavres donnés à la science médicale. Cette étape de socialisation professionnelle articule « abstraction et ritualisme ». Le contact direct aux corps morts est modulé par l'anonymisation des cadavres, le respect qui leur est dû. Ce processus de dépersonnalisation reste inachevé et sans doute inachevable. Un étudiant précise l'intérêt du « champ sur la tête » : « Si tu vois la tête, ça reste une personne, alors que là tu dépersonnifies » (dixit). La réification du cadavre est valorisée par les enseignants soulignant l'intérêt de « considérer le corps comme un livre d'anatomie en 3D ». À l'ère des bases de données internetiques le don du corps à la science doit être valorisé pour légitimer le découpage néophyte des cadavres. Cette action de découpe anatomique est ainsi « collectivement pensée et régulée » pour amortir le choc de ce corps miroir en péril...

L'ouvrage offre une collection d'analyses de terrains intéressants. Les auteurs mobilisés sont des plus classiques (Robert K. Merton, Michel Foucault, Mary Douglas, Erving Goffman, David Le Breton, Jean-Claude Kaufmann). Cet éventail n'est pas si courant, et indique sous des contours fortement déterministes, une volonté complémentariste, voire œcuménique... hier encore largement décriée. Il permet de mesurer les enjeux de (re)connaissance, de désirabilité, de pouvoir, etc., autour des êtres humains dans leurs relations les plus chamelles, les plus confondantes finalement.

Stéphane Héas

VIPS², Crape, université Rennes 2, F-35000
stephane.heas@univ-rennes2.fr

Guillaume COURT, Julie GERVAIS, dirs, *Le Lobbying électoral. Groupes en campagne présidentielle* (2012)

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. Espaces politiques, 2016, 268 pages

Cet ouvrage traite d'un sujet peu abordé, le lobbying électoral des groupes d'intérêt, étudié ici durant la campagne présidentielle française de 2012, moment « d'engorgement » où chaque groupe cherche à agir. Généralement invisibles pour les médias, et donc pour

le public, les actions des groupes d'intérêts sont, dans ce moment, plus visibles, plus documentées et donc plus analysables. C'est le propos de ce livre. Assurément, livre de science politique, par ses méthodes, ses registres et même son style, il analyse les répertoires d'actions (de fait, des actions de communication) et étudie souvent les parcours professionnels de personnes clés. Un répertoire d'action est ici défini comme : « Un ensemble de moyens d'action propre à des groupes spécifiques qui se mobilisent dans un contexte donné » (p. 20, n. 8). Le lobbying, étudié majoritairement en science politique, et peu en sciences de l'information et de la communication, est souvent pensé d'une seule manière : les comportements des acteurs selon leurs actions. Le travail va ici plus loin. En s'appuyant notamment sur des entretiens, il bénéficie d'informations plus fines.

La préface de Daniel Gaxie (pp. 11-16) souligne le processus de recherche collective des auteurs, l'étude des groupes d'intérêt durant la campagne de 2012 et les stratégies collectives de ces groupes, profitant de la campagne pour médiatiser leurs activités de lobbying.

L'introduction des coordinateurs (pp. 17-45) pose un cadre clair et se révèle motivante. Elle répertorie les pratiques, essentiellement la communication des groupes d'intérêts, alors que les médias et les contempteurs du lobbying les résument souvent à de l'entre-soi et à de la corruption. Les constats argumentent sur le mélange des genres et sur les enjeux multiples d'un groupe lors d'une campagne. Nous notons que sur 895 mobilisations relevées en 2012, 42,3 % sont menées par des associations, 22 % par des organisations professionnelles et 10,4 % par des coalitions et des collectifs (p. 43). Nous sommes loin de la domination habituellement prêtée aux industries et aux multinationales comme acteurs du lobbying à Bruxelles et Washington, il est vrai. L'ouvrage indique clairement que « la campagne n'est pas principalement un moment où l'influence sur les programmes, les partis ou les électeurs s'exerce et cherche à s'obtenir » (p. 45). En d'autres termes, Guillaume Courty et Julie Gervais sont conscients que les enjeux pour les groupes d'intérêt sont d'abord institutionnels et relatifs à la légitimité. Ensuite, qu'il est irréaliste de chercher à tracer l'origine et la diffusion d'un thème particulier dans le débat de campagne, voire parmi les acteurs eux-mêmes. Venons-en aux contributions avant de soulever les limites de l'ouvrage.

Le premier chapitre écrit par les deux coordinateurs (pp. 49-75) propose un état de l'art sur le lobbying et montre, à l'exception de quelques rares monographies,

l'absence de recherche sur les groupes d'intérêts durant des campagnes présidentielles françaises. Un facteur explicatif est l'interdit de financement de 1995 qui rend les groupes invisibles. Guillaume Courty et Julie Gervais proposent ensuite un long détour par la science politique aux États-Unis où les déclarations de financement rendent visibles les actions des groupes d'intérêts. Toutefois, la loi oblige ces groupes à adopter une communication plus ordinaire – car visible – que marquée politiquement (appel au vote pour tel candidat par exemple). Nous relevons ici ce qui semble être la clé de l'ouvrage lorsqu'on s'intéresse au lobbying : penser la porosité des frontières entre partis politiques et groupes d'intérêts mobilisés. Toutefois, notons l'absence totale de références aux travaux sur et autour de l'Union européenne comme nous y reviendrons.

Le chapitre deux (pp. 77-102) traite des actions des associations de personnes handicapées. Fondées sur un pacte de non-agression au quotidien, les relations associations/partis politiques sont plus actives durant une campagne, parce que la concurrence s'accroît entre les associations et car ce moment est adéquat pour faire connaître les demandes. Fort bien écrit et documenté, l'article de Pierre-Yves Baudot et Anne Revillard conclut sur deux points : la question de l'accessibilité contenue – ou non – dans les programmes, et l'organisation de rencontres avec les candidats.

Le chapitre trois (pp. 103-125) étudie les relations entre syndicats de police et parti socialiste. D'un style parfois complexe, l'article de Rafaël Cos insiste plus sur la description des acteurs et des individus et moins sur les répertoires. Il donne une profondeur historique à une question qui semble avoir embarrassé longtemps le parti socialiste français et conclut en l'absence d'actions particulières des syndicats de police en période de campagne. Dans une veine proche, le chapitre suivant (pp. 127-15) explore les liens, les actions et l'influence potentielle entre réseaux d'anciens syndicalistes et la campagne de François Hollande. L'article de Sophie Bérout et Anne-France Taiclet est divisé en deux. La première partie explore les liens entre d'anciens syndicalistes et le candidat, dont l'action de deux laboratoires d'idées, le Réseau 812 et l'Institut Érasme. Avec l'avancée de la campagne, les membres et acteurs de ces réseaux vont se trouver marginalisés et certains n'auront d'ailleurs pas les postes espérés lors de la formation du gouvernement. Une seconde partie plus courte, traite du contrat de génération, promesse du candidat Hollande, et trace les allers-retours entre syndicalistes, laboratoire d'idées et équipe du candidat. Le lecteur devine dans ce passage combien une promesse contribue à structurer,

parfois sur des années et avec des contraintes fortes, la politique d'un candidat une fois élu, même si ce point n'est pas le résultat d'une action d'un groupe d'intérêt en particulier. Toujours dans le registre syndical, le chapitre cinq de Sidy Cissokho (pp. 155-176) présente la campagne du syndicat national des travailleurs du transport sénégalais durant la campagne présidentielle de ce pays en 2012. Il décrit comment la grève est utilisée pour faire pression sur le candidat Abdoulaye Wade et surtout les enjeux de pouvoir et d'action dans les gares routières, lieux d'échange et donc d'action politique. L'article insiste beaucoup sur les trajectoires individuelles d'acteurs locaux, notamment le président d'un syndicat à l'échelle d'une gare, cherchant à retracer son parcours, ses liens et donc son influence.

Dans le sixième chapitre (pp. 177-199), Audrey Célestine et Aurélie Roger se demandent si l'outre-mer est un enjeu mineur dans l'élection de 2012. Fort documenté, c'est le seul article de l'ouvrage qui présente en détail les réactions et les réponses des deux candidats, François Hollande et Nicolas Sarkozy aux demandes des acteurs de l'outre-mer, notamment la Fédération des entreprises d'outre-mer (Fedom). Il propose deux résultats : les modalités d'échanges entre ces associations et les équipes de campagne et comment la Fedom développe une plateforme de propositions. C'est, en quelque sorte, retracer l'action en train de se faire.

Puis c'est un retour aux laboratoires d'idées. Le chapitre sept (pp. 201-225) scrute le rôle du *think tank* Terra Nova dans la campagne. L'étude de l'activité d'un *think tank* est un fait assez rare pour être souligné et la relation des enjeux et des stratégies de l'intérieur est le premier intérêt de cet article. Le deuxième est de présenter les modalités et les profils des experts. Camilo Argibay montre ici la force du réseau et l'importance des carrières et expériences politiques et universitaires dans le recrutement. Enfin, l'article explique les modalités de diffusion du projet politique de Terra Nova et des sujets par secteur, selon le mode dominant en vigueur à Bruxelles. En définitive, Terra Nova développe plus des solutions pragmatiques et électorales à piocher qu'un projet complet pour le candidat Hollande. Ceci confirme les procédés d'influence déjà étudiés à Bruxelles.

La conclusion proposée par Guillaume Courty et Julie Gervais (pp. 227-245) encourage une autre lecture des échanges entre candidats et groupes d'intérêts : le don, et le contre-don, non financier. C'est un point intéressant, car il introduit l'anthropologie, convoquant Paul Veyne, Maurice Godelier et Marcel Mauss dans le

but de penser les symboles des échanges, l'obligation et ses rituels. Toutefois, à partir de ces auteurs, les coordinateurs proposent un autre détour aux États-Unis pour nourrir leur propos. À ce stade, nous pointons quelques limites de l'ouvrage. Pourquoi une référence aux travaux menés aux États-Unis, si, d'une part, le mécanisme du don est différent, et si, d'autre part, les lois de financement sont totalement différentes entre les deux pays ? En outre, l'ouvrage et les références proposées semblent oublier ou évacuer les importantes recherches sur l'influence, le lobbying et les actions et logiques des groupes d'intérêt dans le cadre de l'Union européenne. En effet, de nombreux outils et explications sont disponibles, même si le cadre de la campagne présidentielle est différent. Les coordinateurs proposent ensuite un autre axe de recherche : l'étude des actes des conseillers et autres membres des équipes de campagne afin d'évaluer les interactions avec les groupes. Enfin, tous les articles insistent sur la campagne comme révélateur de l'ordinaire : les interactions régulières entre groupes d'intérêts et équipes politiques. Deux limites de l'influence sont posées (p. 245) : en période d'élection, le champ politique est dépassé par le volume des demandes et ignore les voix discordantes. Et les groupes les plus divers parlent rarement au nom de tous, même s'ils le revendiquent. Finalement, et c'est un aspect très positif, la lecture de cet ouvrage apporte des réponses pointues à des questions complexes et peu traitées.

Olivier Arifon

ReSIC, université libre de Bruxelles, B-1050
olivier.arifon@ulb.ac.be

Quentin DELUERMOZ, Pierre SINGARAVÉLOU, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*

Paris, Éd. Le Seuil, coll. L'Univers historique, 2016, 448 pages

L'ouvrage de Quentin Deluermoz et Pierre Singaravelou est une véritable bible, dans le sens où il contient à la fois une mine de définitions, des propositions de méthodologie qui dépassent le seul cadre historique, une masse de références bibliographiques et d'exemples historiques ainsi que d'application de méthodes. Cet ouvrage est consacré à ce qui est nommé le plus souvent « histoire contrefactuelle ». Au début de ce livre, les auteurs semblent hésiter entre plusieurs terminologies, cette situation se stabilise par la suite au cours de la lecture.

Ce livre est composé d'un contenu découpé en deux parties théoriques et constituant une excellente revue